

On ne peut pas dire que la philosophie soit, comme disait Hegel, l'oiseau qui vient à la fin du jour, parce que dans notre débat elle est venue au commencement du jour avec la belle relation de M. Nicolescu et elle est venue plusieurs fois aussi, avant que je lui donne son dernier mot. S'il y a une remarque à faire c'est que dans notre colloque il y a eu un excès de problèmes, de thèmes, de perspectives. Peut-être qu'une certaine linéarité de questions aurait donné un peu plus de clarté à certains des propos qu'ont été ici énoncés. Je tâcherai de vous présenter mes réflexions dans un horizon de pensée qui soit la plus essentielle possible, la plus près de celle que Heidegger appelle la "question totale".

On a parlé beaucoup sur la question de la différence ou des analogies ou de l'identité de l'intelligence artificielle et de l'intelligence naturelle, ou comme j'aimerais l'appeler l'intelligence B et l'intelligence A, comme disait bien notre ami le professeur Somalvico, en reprenant certaines de nos conversations d'hier. J'ai été très touché par l'observation de M. Ducret lorsqu'il disait que toute intelligence est artificielle. Moi aussi je le pense dans certain sens, parce qu'il y a une technologie de la nature comme il y a une technologie de l'homme: les deux ont la même racine, l'évolution naturelle d'où vient notre cerveau est une production suivant des technèmes analogues aux technèmes de nos opérations intellectuelle. Notre intelligence est le résultat final d'une grande production cosmique. Un célèbre biologiste me disait une fois qu'il a été nécessaire des milliards de galaxies pour produire un petit salaud des romans de Sartre. Mais lorsqu'on pose la question si l'intelligence stricto sensu artificielle, l'intelligence B, est elle-même pensante, on pose une fausse question, parce qu'elle a été produite par l'homme qui pense, c'est-à-dire est une conduite linguistique de l'homme sans lequel elle ne pourrait exister. C'est une même conduite linguistique, et donc intellectuelle, celle qui s'exerce par le cerveau et celle qui se déroule par les instruments de l'électronique. L'ordinateur est l'homme qui pense par des expressions inusitées.

Mais voilà le problème: lorsque l'intelligence A demande à l'ordinateur quelle est l'option qui a décidé de le produire avec un certain programme plutôt qu'un autre, c'est-à-dire quelle est son origine, il ne peut pas répondre, il reste muet. Il ne peut pas parler. Eh bien, lorsque nous nous posons la même question: "d'où vient notre pensée?", nous aussi ne pouvons pas répondre. Mais il y a une différence essentielle entre ces deux façons de ne pas répondre: l'ordinateur s'arrête, il reste dans un état de mutisme, au lieu que le questionneur se pose dans un état de silence. Il y a un abîme entre le silence qui s'interroge, et le mutisme qui s'immobilise. Ici, et seulement ici, est la différence essentielle entre l'intelligence A et l'intelligence B. Face à cette absence de réponse, l'homme change son attitude de penser: il passe de la pensée qui calcule à la pensée qui est disponibilité à l'écoute, à la contemplation. L'intelligence contemplative est une intelligence en silence, qui est le lieu où retentissent les voix de la poésie, de la mystique, des prophéties morales. Je crois que l'usage de l'intelligence B nous offre la possibilité de découvrir cette

frontière par elle indépassable de l'intelligence A, c'est-à-dire de l'intelligence contemplative, par laquelle l'homme rejoint son essence la plus profonde.

Mais je pense qu'il y a une autre utilisation de l'intelligence artificielle qui va au-delà des opérations de la pensée qui calcule. Elle ne peut nous faire découvrir les matériaux physiques dont est bâtie toute forme de penser, même la pensée contemplative, et en particulier la pensée poétique. Nous sommes une matière qui pense. C'est le thème de mon livre qui vient de paraître: "Il corpo che siamo" (SEI, Turin 1992) que M. Somalvico a bien voulu annoncer. Je ne parle pas de notre corps à la manière de M. de La Mettrie dans son livre célèbre "L'homme machine", qui a été le texte du matérialisme dans sa forme la plus grossière. Je parle du corps dans le sens du "matériel fantastique" que Vico reconnaissait à l'origine de toute activité symbolique, poétique et métaphysique; ou, si vous voulez, dans le sens du "corps psychique" dont parlait Max Scheler.

Par là s'ouvre, à mon avis, une voie nouvelle à l'interprétation de ce que peut être vraiment la Vidéo Art. C'est la voie de la décomposition parcellaire des matériaux de la pensée par laquelle on rejoint ce même processus où est arrivée la physique contemporaine des éléments subatomiques. Comme la physique, en décomposant la matière, révèle son sens le plus caché et profond, de la même façon la Vidéo Art peut aller vers la déconstruction de l'image, de la lumière et des couleurs, à la racine secrète du monde de l'information et du langage de la communication. Celui qui parvient à ces derniers degrés du parcellement de l'objet, parvient à une espèce de libération totale de son regard, c'est-à-dire à une possibilité nouvelle de reconstruction et d'interprétation de la réalité. M. Fagone nous disait hier que la nature change continuellement, en tant que changent nos conceptions de la nature. La culture du XXème siècle est en effet une culture du changement rapide, une culture nomade.

Je pense qu'il faut voir la Vidéo Art dans cet horizon de "viatores", qui constitue peut-être le caractère unitaire de la culture de notre siècle.. Lorsque j'ai vu, par exemple, les beaux films de M. Toti qui m'ont rempli d'enthousiasme, je me suis dit: voilà que le futurisme a trouvé finalement le langage qu'il cherchait vainement depuis les années Vingt: le langage global, les mots en liberté, la déconstruction des tables de valeurs culturelles, des idéologies etc. Souvenez-vous de la riche exposition des "Futurismes" au Palazzo Grassi à Venise dans le 1989 et vous pourrez constater qu'un arc assez visible relie ce mouvement aux plus originales des inventions de la Vidéo Art.

Mais je dois avouer que j'ai vu aussi des films, ici, qui m'ont éloigné de ce jugement. C'étaient des films qui n'étaient pas la déconstruction de stéréotypes ou d'images usées, mais, tout simplement, une absence véritable d'un sens quelconque, le zéro pur de la signification. Lorsque la destruction d'un sens n'implique en soi la nostalgie d'un sens nouveau, d'une création, elle est un jeu stupide, un bla-bla de lambine, une fermeture dans un "autisme" pathologique, ou, si vous voulez lui donner une certaine dignité philosophique, un "solipsisme" de l'incommunicabilité pure, celui dans lequel Kierkegaard voyait la figure du "démoniaque".

Cette remarque me persuade de l'utilité de ces expositions de films et de ces débats qui nous recueillent ici toutes les années aux Rencontres de la Vidéo Art. Elles nous rappellent que l'art a la tâche essentielle et le privilège métaphysique de nous reconduire à la recherche de la sincérité envers nous-mêmes, à cette pensée interrogative qui est l'essence inaliénable de l'humain.